

haussé les épaules; puis il se retira sans mot dire. Pedro l'accompagna et lui demanda: « Eh bien! qu'en pensez-vous? »

— Cela va mal, très-mal, répondit Ambrosio; il y a de forts indices d'une mort prochaine, et je ne crois pas que l'enfant soit encore en vie demain. »

A ces mots, Pedro se sentit soulagé d'un poids énorme. « Si cet enfant meurt sans ma participation, est-il un homme plus heureux que moi? Je suis dispensé d'avoir recours à un moyen qui me fait horreur, et j'obtiens la récompense promise, car je persuaderai à mon maître que c'est moi qui ai abrégé ses jours et qui lui ai procuré le riche héritage après lequel il soupire; alors mes engagements se trouvant remplis, il tiendra sa parole, et ce château est à moi. »

Il rentra et s'assit auprès du lit avec plus de tranquillité. Fernando le regarda avec un doux sourire, et lui dit: « A la bonne heure! te voilà bien changé; tu n'as plus l'air sinistre comme tantôt; maintenant tu as au moins une figure humaine. N'est-il pas vrai que tu te trouves mieux? Quant à moi, je me sens bien faible et bien abattu. »

Pedro lui souhaite une bonne nuit, et après avoir allumé une petite veilleuse, il alla dans le

cabinet voisin et se jeta tout habillé sur son lit. Comme il n'avait pas dormi de toute la nuit précédente et que les angoisses du jour avaient épuisé ses forces, il ne tarda pas à succomber au besoin du sommeil.

CHAPITRE VII.

L'assassinat.

Pedro passa une nuit affreuse. Tantôt il rêvait que Fernando empoisonné expirait dans d'horribles convulsions, et que lui-même, découvert et condamné, marchait à l'échafaud à travers la foule indignée qui le montrait du doigt et le maudissait; tantôt, recueillant le fruit de son crime, il se montrait sur un char brillant au peuple émerveillé, ou donnait un banquet splendide à une foule adulatrice, ou conduisait à l'autel sa fiancée étincelante de diamants. Ces rêves flatteurs éclipsèrent les songes sévères; il se réveilla ivre d'ambition. L'aurore commençait à paraître; il alla examiner Fernando; celui-ci avait les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, le visage pâle et baigné de sueur. « Bon! pensa Pedro, c'est la sueur de la mort...; cette

respiration bruyante est le râle du trépas ; il ne se réveillera plus. »

N'ayant presque rien mangé le jour précédent, Pedro avait faim. Il apporta du pain et du vin , et se mit à déjeuner à la fenêtre en parcourant des yeux toute cette riche campagne qui allait être son domaine ; plus il buvait, plus sa tête se montait. « Tout cela est à moi ! » dit-il enfin , en prenant l'attitude du plus orgueilleux gentilhomme de toutes les Espagnes.

Cependant ce prétendu sommeil de mort était pour Fernando un sommeil réparateur ; une crise heureuse l'avait débarrassé de sa fièvre , et il n'avait pas la petite vérole. Pedro , vidant son dernier verre , se retournait pour aller écrire au comte et lui annoncer la mort de son neveu , quand tout à coup Fernando , entièrement habillé , parut à la porte , et lui dit : « Bonjour , cher Pedro , me voilà guéri. »

Pedro poussa d'abord un cri de surprise et de rage. « Tu n'en mourras pas moins ! » répondit-il , en s'armant du couteau resté sur la table ; et il courut sur l'enfant.

« Pedro ! cher Pedro ! ne me tue pas ! » s'écriait la faible victime , à qui la peur donnait des ailes et qui fuyait de chambre en chambre.

La grande salle se trouvant fermée par un verrou trop élevé, Fernando, enfermé dans cette

pièce , se mit à tourner autour d'une immense et lourde table qui était au milieu. Pedro , appesanti par le vin , bronchait à chaque pas , et s'appuyait de temps en temps sur la table pour reprendre haleine. Mais l'enfant , affaibli par la maladie , et succombant de fatigue , se laissa saisir par les cheveux.

« Pedro ! que t'ai-je fait ? » répétait-il d'une voix lamentable. Il tomba à genoux , joignit les mains , et levant les yeux au ciel : « Seigneur , ajouta-t-il , ayez pitié de moi , venez à mon secours !... » Pedro le frappa trois fois d'une main mal assurée et en détournant la tête. « Pedro , reprit l'enfant , mon sang coule et demande vengeance comme celui d'Abel. »

Son visage pâle et défaillant , ses regards invoquant la justice divine , ce sang qui jaillissait de trois blessures , épouvantèrent Pedro , qui , par un mouvement involontaire , ramenait ses yeux sur le pauvre enfant. Pedro , troublé , laissa retomber son bras prêt à frapper encore , et lâcha le couteau.

« Ne crie pas ! ne crie pas ! dit-il , j'avais le délire ; je reviens à moi , je ne te ferai plus de mal ; je te sauverai si je le puis encore. »

Tout à coup il crut entendre gronder le tonnerre ; un rayon du soleil perçant les nuages pénétra dans l'appartement , comme un regard de

la divine justice ; et Pedro trembla. Cependant le bruit redoubla , et cette fois encore il le prit pour celui de la foudre ; mais on frappa à la porte à coups redoublés , et une voix terrible cria : « Ouvre , assassin ! » Comme Pedro restait immobile d'effroi , un choc violent écarta soudain les deux battants de la porte , et l'on vit entrer un homme de haute stature , portant le court manteau rouge , la collerette de dentelle , et le chapeau à plumes noires des chevaliers de cette époque. Il tenait une épée nue , dont il allait percer Pedro. Celui-ci , voulant s'échapper par une autre issue , y rencontra un autre guerrier , qui lui présenta la pointe de son glaive. Pedro , réfugié dans un coin de la salle , demanda grâce à genoux. « Tu seras puni , répondit le chevalier , en faisant signe à son écuyer de venir garder le coupable ; mais il faut d'abord songer à cet infortuné...

« Grand Dieu ! serais-je venu trop tard ! » s'écria l'inconnu en soulevant Fernando , dont les yeux étaient fermés , dont la tête et les bras pendaient languissamment. Cependant il sonda les blessures , elles n'étaient pas mortelles : il porta le pauvre enfant sur son lit qu'indiqua Pedro , banda les trois plaies , et parvint à ranimer Fernando , le rassura et promit de le sauver. Bientôt survint un heureux sommeil.

Alors le chevalier , tirant Pedro à l'écart , lui dit : « Je sais tout ; Alonzo , accablé de dettes , a fait assassiner son neveu pour usurper son héritage. » Comment pouvait-il savoir ce mystère si bien caché ? Pedro ne le concevait pas , il n'en fut que plus troublé et confessa la vérité. « Mais , ajouta-t-il , avant votre arrivée , j'avais cessé de frapper , je détestais mon crime , Dieu parlait à ma conscience.

— Race de tigres ! dit le chevalier , je ne laisserai pas entre vos mains ce malheureux enfant ; je saurai le protéger ! » Quand l'écuyer proposa de garrotter l'assassin , les lamentations de Pedro réveillèrent sa victime.

« Ah ! ne lui faites pas de mal , s'écria Fernando : il a toujours été si bon pour moi ; jamais il ne m'avait causé la moindre peine ; aujourd'hui il est devenu fou ; c'est dans un accès de délire qu'il m'a frappé ; même dans son délire il a été sensible à mes larmes et à mes prières ; soyez sensibles aux siennes , je vous en supplie ; il a eu pitié de moi , ayez pitié de lui ; avant que vous vinssiez , il avait jeté son couteau , il promettait de me sauver. Ce n'est pas sa faute s'il est devenu fou , je ne veux pas qu'une seule goutte de sang coule pour moi , tâchez plutôt de le guérir.

— Tu es un généreux enfant , répondit le che-

valier ; à ta prière et sur ton témoignage je veux bien lui pardonner. Cette nuit je t'emmènerai de ce repaire d'assassins. Nous allons passer dans la pièce voisine , et te laisser reposer un peu. »

Quand on eut quitté la chambre du blessé , Pedro dit à l'inconnu : « Seigneur, permettez-moi une observation qui vient d'un cœur repentant. Don Alonzo attend la nouvelle de la mort de son neveu ; s'il apprend que je l'ai épargné , qu'il est dans vos mains , êtes-vous sûr de le soustraire à sa haine ? je ne connais pas votre crédit ; mais Alonzo est puissant , rusé , capable de tout. Une accusation dirigée contre lui serait mal reçue ; sans autre preuve , mon témoignage n'aurait nulle valeur , l'enfant retomberait en son pouvoir et serait perdu. Si vous m'en croyez je vais écrire à Alonzo que son neveu est mort ; un enterrement simulé vous permettra de le garder près de vous , et vous attendrez une occasion favorable pour faire valoir ses droits. »

Le chevalier trouva cette proposition assez sage. « Cependant elle exige , dit-il , une fourberie dont je n'entends pas me charger : tu es libre , fais ce que tu voudras. »

Pedro alla commander le diner. Il trouva dans la cuisine le curieux et bavard Ambrosio , que par prudence il voulut écarter. « Quel est

done le seigneur qui est venu ici avec son domestique ? demanda Ambrosio.

— C'est le docteur de Salamanque , répondit négligemment Pedro.

— Diable ! je ne monte pas ; il pourrait lui prendre encore la fantaisie de m'interroger et de visiter ma pharmacie. » Ambrosio s'esquiva et ne reparut plus au château pendant quinze jours.

Quand la nuit fut venue , le chevalier enveloppa dans son manteau et emporta le petit blessé ; personne que Pedro ne le vit sortir non plus que son écuyer. Nul ne savait ni d'où il était venu , ni où il allait. Il semblait être tombé du ciel , et avait disparu avec le même mystère.

Pedro , bien heureux d'en être quitte pour la peur , et ne renonçant pas au bénéfice de son coupable marché , écrivit cette nuit même au comte que son neveu était mort de la petite vérole , et , dans un billet particulier , il instruisit son maître que , n'ayant pu se procurer du poison , il avait à son grand regret employé le poignard.

Le lendemain , Pedro annonça partout que Fernando était mort pendant la nuit d'un accès violent. Comme d'après le dire d'Ambrosio on croyait la maladie contagieuse et même pestilentielle , personne ne désira voir son corps.

D'étouffantes fumigations de genièvre brûlé, qui remplissaient le château, auraient seules écarté les plus intrépides curieux. Les ensevelisseurs ordinaires surent même gré au rusé musicien de s'être cette fois chargé de leur besogne sans retenir leur salaire. Une statue de plâtre enveloppée de vieux linges et couverte d'un voile noir fut placée dans le cercueil, et à la nuit tombante le convoi, conduit par plusieurs ecclésiastiques et de nombreux flambeaux, se dirigea vers la sépulture de la noble famille. Quelque léger que fût le caractère de Pedro, sa conscience lui reprocha pourtant de profaner par de feintes funérailles les pratiques religieuses de l'Église, lui qui était à peine échappé des mains de la justice, et il craignait que la vengeance divine ne vint punir un tel sacrilège.

CHAPITRE VIII.

Le libérateur.

Le chevalier inconnu qui avait si subitement apparu au château pour arracher le malheureux enfant à la mort, était un homme extraordinaire, doué de grandes qualités, mais d'un

caractère bizarre. Son histoire est aussi très-remarquable. Dans sa jeunesse il avait occupé de hauts emplois, il devait épouser une demoiselle de grande naissance appelée Théolinde, et les noces devaient se célébrer au château qu'elle habitait avec ses parents à vingt lieues de la capitale. Quand le chevalier y arriva le jour fixé pour le mariage, il la trouva dans le cercueil. Dès lors la vie fut à jamais désenchantée pour lui : il chercha la mort sur les champs de bataille, et n'y trouva que la gloire. Il acquit dans l'armée autant de considération qu'il en avait à la cour. Le roi songeait même à l'élever à la dignité ducale.

Cette fortune, ses talents, sa franchise, lui firent de nombreux ennemis; le plus dangereux était don Alonzo. A force de cabales et de calomnies, ils parvinrent à mettre sa tête en péril. Heureusement le chevalier s'échappa de sa prison et se réfugia dans les montagnes avec un serviteur resté seul fidèle. Après avoir longtemps erré de contrée en contrée, il s'arrêta dans un charmant vallon, au milieu duquel se trouvait une chapelle, chef-d'œuvre d'architecture gothique, abandonnée aux ravages du temps depuis l'extinction de la famille du fondateur.

Notre infortuné chevalier entra dans cet édifice consacré au Seigneur. Le silence qui y

régnait et la douce clarté qui pénétrait à travers les vitraux en verres de couleur, éveillèrent dans son âme un profond sentiment de respect. Il se mit à genoux au pied de l'autel et pria Dieu avec ardeur de le prendre sous sa sainte garde, et de le préserver des périls dont il était menacé.

Après avoir ainsi prié avec ferveur, il sentit son âme soulagée; il se leva, et contempla avec admiration le tableau dont l'autel était orné. La peinture en était effectivement fort belle et représentait l'Assomption. La Vierge, portée sur des nuages d'or et entourée d'anges célébrant les louanges du Seigneur, montait au ciel en dirigeant vers le séjour des bienheureux des regards pleins de la plus touchante piété. Profondément ému, le chevalier tomba de nouveau à genoux : « Sainte Vierge, priait-il, vous tous jours pleine de grâces et de miséricorde ! vous que les fidèles n'implorent jamais en vain, daignez jeter vos regards sur nous et soyez notre protectrice, afin qu'après avoir supporté avec résignation toutes les misères de cette vallée de larmes, nous soyons admis dans votre céleste patrie, et que nous jouissions de la paix et de la félicité éternelle auprès de vous et de votre divin fils. »

En sortant, il pria encore : « Seigneur, disait-il, veuillez guider mes pas, et faites-moi

« trouver une humble retraite où je puisse
« vivre loin de mes ennemis et vous consacrer
« le reste de mes jours. » A peine eut-il fait quelques pas qu'il aperçut un petit ermitage situé à peu de distance de la chapelle. Comme il frappait à la porte, un berger qui se trouvait non loin de là s'approcha, et lui dit : « Cette habitation est déserte; l'ermite est mort depuis longtemps et il ne s'est encore présenté personne pour le remplacer. » Aussitôt l'idée vint au chevalier de se réfugier dans cet asile. Il sortit du vallon, et peu de temps après, son écuyer et lui revinrent en habits d'ermite, demandèrent et obtinrent la cellule abandonnée, sous condition de se charger de l'entretien de la chapelle.

Il le promit et remplit sa promesse au delà de toute attente. Malgré la confiscation de ses biens, il lui était resté, à l'insu de ses ennemis, des sommes considérables. Il fit réparer cette chapelle, reconstruisit l'ermitage, et forma un petit mais très-commode monastère, ayant une chambre à coucher, une salle à manger, un cabinet d'études, et quelques chambres consacrées à l'hospitalité. L'ameublement était très-simple et la petite bibliothèque bien choisie. Derrière le bâtiment, s'élevait une forêt de marronniers; devant, s'étendait un autre ter-

rain délaissé, que les nouveaux ermites peuplèrent d'arbres à fruits et changèrent en potager. Une ceinture de vertes collines enveloppait ce lieu charmant, et, au delà des collines, s'élançaient jusqu'aux nues des montagnes de granit d'où la vue se promenait sur un vaste horizon.

Là, sous le nom de Père Bernardo, le chevalier partageait son temps entre la prière, l'étude des sciences et la culture de son verger. Il recueillait des plantes médicinales et des minéraux, faisait des expériences chimiques; observait le cours des astres, et chantait des cantiques en s'accompagnant de la mandoline. Son fidèle écuyer, nommé Frédéric, après l'avoir accompagné dans les combats, avait voulu le suivre et le servir dans cette solitude. Les fruits du jardin, le lait de leurs chèvres, les œufs de leur petite basse-cour, le gibier et les poissons que Frédéric rapportait de la chasse et de la pêche, suffisaient à leurs besoins. Leurs armes et leurs habits de guerre reposaient dans une armoire soigneusement fermée. Les montagnards appelaient Bernardo leur père, lui soumettaient toutes leurs contestations, et le considéraient comme un homme d'une haute naissance qui ne voulait pas être connu.

C'était au Père Bernardo, qu'Ambrosio avait demandé du poison. L'ermite soupçonna un

crime, fit boire et causer le barbier docteur, qui raconta tout ce qu'il savait : la maladie de Fernando, le départ précipité du comte et de sa famille, le dévouement de l'aimable musicien et sa folle gageure. Le Père Bernardo, convaincu que le poison demandé devait procurer à Alonzo l'héritage de son neveu, renvoya le barbier en lui promettant de le lui porter le lendemain; et peu après, revêtu de son costume de chevalier et suivi de Frédéric, il partit dans l'intention de sauver Fernando, ce qu'il fit comme nous venons de le voir.

CHAPITRE IX.

L'ermitage.

Bernardo arriva sans accident avec l'enfant dans son ermitage; il en prit autant de soin qu'eût pu le faire une tendre mère; il pansait chaque jour ses blessures, et jour et nuit le veillait alternativement avec son serviteur. Les blessures ne tardèrent pas à se cicatriser, et quelque temps après, Fernando, entièrement guéri, reparut joyeux et bien portant. La seule chose qui l'affligeait, c'était de ne plus voir sa

mère ni ses frères; on sait qu'il nommait ainsi sa tante et ses cousins. Bernardo le consolait, en lui promettant de le reconduire auprès d'eux aussitôt que cela serait possible. Souvent aussi il demandait Pedro. « Il est sûrement redevenu fou, disait-il; sans cela, il ne m'oublierait pas ainsi; qu'il vienne me voir quand il sera guéri, mais pas avant.

— Sans doute, lui répondait Bernardo; il fallait qu'il fût fou pour l'avoir traité d'une manière aussi barbare. »

Cependant Bernardo, dans ses fréquentes conversations avec Fernando, éludait toujours ses questions sur sa famille, et lui cachait avec soin qu'il était de noble origine et l'héritier d'une immense fortune. Son dessein étant d'élever cet enfant avec simplicité, il pensait que tous ces détails ne serviraient qu'à lui inspirer de l'orgueil et à rendre ainsi son éducation plus difficile. Peu à peu l'enfant oublia le lieu où s'étaient passées ses premières années; il ne se souvenait que confusément de sa mère et de ses frères. Son père adoptif sut gagner complètement toute son affection, et comme il ne lui donnait jamais d'autre nom que le nom de fils, Fernando de son côté l'appelait toujours son père. Dans toute la contrée on ne connut qu'au bout d'une année l'enfant que Bernardo avait recueilli dans son

ermitage, et comme on présumait qu'il n'avait fui le monde que par suite du violent chagrin que lui causait la mort de son épouse, ce que semblait leur prouver le petit mausolée élevé dans le bosquet de myrte, on pensa que le jeune garçon était son fils.

Bernardo mettait tous ses soins à bien élever le petit Fernando. Il l'instruisait dans la religion et lui parlait souvent de Dieu. Il commença par lui raconter les histoires les plus édifiantes de l'ancien et du nouveau Testament. Mais quelle joie éprouva le pieux vieillard quand il s'aperçut que Fernando les savait déjà par cœur et qu'il n'avait qu'à continuer les instructives leçons de dona Blanca ! Il remarqua avec un plaisir non moins vif que l'enfant aimait à contempler les beautés de la nature jusque dans les moindres détails, et à y puiser de nouvelles preuves de la bonté et de la grandeur de Dieu. Il lui enseigna donc la botanique, ou l'art de connaître les plantes et leurs propriétés; il lui apprit le nom des étoiles et lui fit observer et admirer la régularité de leur course. Il lui présenta ainsi toute la création comme l'œuvre d'un Être dont la bonté et la sagesse sont infinies, et toute la nature comme une échelle qui devait nous aider, de connaissances en connaissances, à nous élever jusqu'à Dieu.

Bernardo lui apprit aussi à lire, à écrire, et à parler correctement sa langue; puis il lui enseigna le latin, et lut avec lui les auteurs classiques. Reconnaisant dans Fernando les dispositions les plus heureuses, il étendit le cercle de son instruction à mesure que l'enfant avançait en âge. Ainsi, peu à peu il lui enseigna le français, l'italien et l'allemand, la géographie, les mathématiques et la physique. L'enfant avait un vif désir de s'instruire, et Bernardo, lui voyant faire tant de progrès dans tout ce qu'il lui enseignait, redoublait de zèle et semblait lui-même se rajeunir. Après avoir ainsi mis tous ses soins à former l'esprit et le cœur de son élève, il ne négligea pas le dehors, il l'habitua à mettre de la bienséance et de l'aménité dans son langage et dans son maintien, et il le fit habiller comme l'étaient alors les jeunes Espagnols de qualité.

Fernando atteignit ainsi sa quatorzième année. Alors survint un événement douloureux pour lui et pour son père adoptif. Le vieux et fidèle Frédéric tomba dangereusement malade. Bernardo et son fils lui prodiguèrent les soins les plus assidus. Quand son état devint plus inquiétant, ils ne quittèrent plus le chevet de son lit, et les larmes coulaient sur les joues de Fernando en le voyant souffrir. Le malade était calme, et

l'espoir d'une vie meilleure soutenait son courage. « Nous avons beaucoup souffert ensemble, mon cher maître, disait-il; nous avons vu combien sont vains les biens de ce monde, et combien ses joies sont fragiles. Dieu soit loué de ce qu'après les rêves éphémères de cette vie, nous pouvons espérer une existence plus heureuse. Si Dieu se révèle déjà avec tant de bonté et de magnificence sur la terre, combien ne doit-il pas nous paraître plus grand et plus admirable encore dans le séjour céleste ! Cette idée remplit mon âme de délices. »

Bernardo envoya chercher un prêtre qui demeurait à plusieurs lieues de là. Il vint, et le malade reçut l'extrême-onction avec la plus touchante piété. Cependant le bon Frédéric s'affaiblit de plus en plus, et un soir son agonie arriva presque subitement. Bernardo et son jeune élève s'agenouillèrent près du mourant et prièrent pour lui, non sans verser d'abondantes larmes. Tous deux veillèrent la nuit près du corps inanimé de cet excellent serviteur. Fernando n'avait jamais vu mourir personne. « Grand Dieu, disait-il, comme le pauvre Frédéric est maintenant pâle, immobile et muet ! Ah ! que la mort est une chose effrayante à voir ! »

Bernardo profita de l'occasion pour lui dire :
« Ce corps inanimé que voilà n'est plus notre

bon vieil ami auquel nous étions attachés; ce n'est que l'enveloppe de son âme; et cette âme, ce véritable lui-même, ayant toujours été bonne et vertueuse, jouit maintenant auprès de Dieu d'une félicité sans bornes. Ce corps, cette enveloppe terrestre que nous allons aujourd'hui confier à la terre, sortira un jour du tombeau et se rejoindra à l'esprit. Notre ami Frédéric ressuscitera un jour comme notre Seigneur Jésus-Christ est ressuscité. Nous aussi nous mourons et nous ressusciterons. Tâchons donc de nous rendre dignes de la miséricorde divine, et n'oublions jamais que de toutes nos actions celles-là seules sont véritablement bonnes, qui rassurent notre conscience à notre heure suprême; et celles-là sont mauvaises, qui nous troublent et nous inquiètent à notre heure dernière. »

Privé de la compagnie et des services du bon Frédéric, Bernardo sentit qu'il ne pourrait plus rester dans une solitude aussi absolue: d'ailleurs, le temps de suivre les études universitaires était venu pour Fernando. Le bon vieillard, décidé à suivre son élève, prit des habits conformes à son rang, et le conduisit à Salamanque. Il le pouvait sans périls, car une procédure régulière et rigoureuse, en prouvant son innocence, lui avait rendu la paix et tous ses biens.

Avant de partir, il fit, à ses frais, changer la chapelle en église paroissiale, son ermitage en un charmant presbytère, et assigna au desservant un revenu capable de suffire à tous ses besoins et de l'aider à secourir les malheureux. Jusque alors les pâtres de cette espèce de désert avaient été, pour ainsi dire, privés des bienfaits de la religion par l'éloignement excessif du temple où les enfants et les vieillards pouvaient se rendre à peine une fois l'an. Cette fondation excita chez eux une vive reconnaissance. L'arrivée du pasteur, l'inauguration de l'église, fut un jour d'allégresse; mais lorsqu'au bout de la semaine Bernardo prit congé de ces bonnes gens, un vif chagrin s'empara de leurs cœurs, des larmes amères coulèrent de tous les yeux.

CHAPITRE X.

L'ambassadeur.

Arrivé avec son fils adoptif à Salamanque, Bernardo, ou pour mieux dire le chevalier, loua dans un des plus brillants quartiers de cette ville un bel appartement dans la maison d'un riche négociant, et le jeune Fernando ne tarda

pas à devenir la joie de ses professeurs et l'un des étudiants les plus distingués de l'université. Mais à peine trois années s'étaient écoulées, que Bernardo fut un jour subitement frappé d'apoplexie. Privé de l'usage de la parole, il fit signe à ceux qui l'entouraient qu'il voulait parler ; mais il ne le put. Le négociant lui présenta alors une plume et du papier, mais sa main refusa son service, elle ne put tracer aucun caractère. Alors il arrêta un regard douloureux sur Fernando, et fit signe au marchand de prendre soin de lui. Le brave marchand le promit et embrassa le jeune homme en sa présence. Quelques moments après, l'ami, le noble bienfaiteur de Fernando, avait cessé de vivre ; la douleur de son fils adoptif ne connut point de bornes.

La perte que Fernando venait de faire avait beaucoup plus d'étendue qu'il ne pouvait encore le comprendre dans ce moment-là. Bernardo avait l'intention de le présenter au roi, dès que Sa Majesté, qui était alors en tournée dans ses États du nord, serait rentrée dans sa capitale ; il voulait faire reconnaître Fernando comme comte d'Alvarès, et faire valoir ses droits aux biens de son père. La mort était venue le surprendre dans ses projets. Les biens considérables de Bernardo tombèrent en héritage à ses

parents, et il laissait Fernando isolé dans le monde, ignorant son origine et presque sans ressources.

Le pauvre jeune homme était hors d'état désormais de continuer ses cours à l'université, et le négociant, qui n'aimait guère les sciences, l'engagea à se livrer au commerce, et s'offrit à le lui apprendre. Fernando accepta avec joie et eut peu de peine à se mettre au courant des affaires. Connaissant déjà fort bien l'allemand, l'italien et le français, il apprit encore l'anglais, et put se charger de la correspondance étrangère de cette maison ; son intelligence, son zèle, et surtout sa probité à toute épreuve, lui gagnèrent bientôt l'entière confiance de son chef.

Souvent le négociant l'emmenait avec lui dans les principales contrées de l'Europe. Un jour, l'ayant accompagné en Angleterre à l'époque où le comte de Gallas était ambassadeur d'Autriche près la cour de Londres, ce seigneur fit appeler le marchand pour lui acheter des bijoux ; et comme Fernando parlait très-bien l'allemand, le marchand l'envoya chez le comte de Gallas traiter cette affaire. L'ambassadeur fut surpris de voir ce jeune homme, d'un extérieur distingué, lui parler allemand avec tant d'aisance et de pureté. « Vous êtes sans doute né en Allemagne, lui dit le comte avec affabilité, je suis char-

mé de voir en vous un de mes compatriotes. »

Fernando répondit qu'il était né Espagnol, et ouvrit sa caisse de bijoux. L'ambassadeur appela son épouse et la pria d'y faire un choix. Cette dame eut aussi beaucoup de plaisir à s'entretenir avec le jeune marchand dans sa langue maternelle. Après avoir fait un choix, on demanda le prix, et Fernando répondit : « Il serait inconvenant de taxer ces objets plus cher qu'ils ne valent, et de vous faire perdre un temps précieux en vous forçant à marchander, ainsi je vais vous en dire nettement le prix. »

Le comte fut satisfait de cette manière d'agir, puis il dit au jeune marchand de faire une facture et de l'acquitter sur-le-champ. Fernando l'écrivit en allemand avec tant d'élégance et de correction, qu'il s'attira de nouveaux éloges. Ensuite Fernando jeta un coup d'œil sur les bijoux de sa cassette et sur ceux qui avaient été achetés par la comtesse et qui étaient encore sur la table : « Madame, dit-il, permettez-moi de vous faire remarquer qu'il est arrivé une petite erreur. Voilà deux diamants qui ont une grande ressemblance. Celui que vous venez de prendre en place de l'autre que vous aviez d'abord choisi, et dont vous m'avez donné le prix, est bien aussi beau et a autant de feu, mais il est un peu moins épais, et par là d'une moindre

valeur. Si vous tenez à le conserver de préférence à l'autre, je dois vous rembourser ce que j'ai reçu de trop. »

Le comte et la comtesse admirèrent la probité de ce jeune homme. Ils comprirent bien qu'il aurait pu garder les six pièces d'or sans que personne s'en fût aperçu. Fernando, enchanté d'avoir découvert cette erreur, rendit à la comtesse la bague qu'elle avait choisie. Le comte alors lia conversation avec lui, et le questionna sur sa position. « Je ne suis qu'un pauvre commis marchand, répondit Fernando, et je ne me suis livré au commerce que faute de ressources pour continuer mes études. »

— C'est dommage, dit l'ambassadeur, mais, écoutez, vous me convenez et je serai charmé de vous être utile ; j'ai besoin d'un jeune homme bien élevé, qui connaisse plusieurs langues et sur la fidélité duquel je puisse compter. Je vous offre près de moi la place de secrétaire particulier, si cela vous convient. En même temps vous aiderez mon maître-d'hôtel dans ses comptes ; et vu cette double charge, je vous donnerai des appointements dont vous serez satisfait. »

Fernando accepta ces propositions avec joie, et promit au comte de faire tout ce qui dépendrait de lui pour justifier sa confiance. Il se hâta de rentrer chez lui, et annonça au marchand ce

qui s'était passé. Celui-ci le voyait se séparer de lui à regret ; mais il ne voulut pas l'empêcher de prendre un parti qui pouvait le mener à la fortune ; et Fernando, après avoir pris congé de lui de la manière la plus touchante, entra aussitôt en fonctions.

Peu de temps après, l'ambassadeur, sur sa demande, fut rappelé, et Fernando l'accompagna à Vienne. Il ne s'y trouva pas aussi heureux qu'il l'avait espéré. A la vérité le séjour de cette capitale lui plaisait beaucoup, et le comte et la comtesse ne cessèrent point de lui donner des témoignages les moins équivoques d'estime et de confiance ; mais les autres employés et domestiques de la maison, jaloux de la faveur dont il jouissait près de leurs maîtres, le lui faisaient sentir souvent, et cherchaient tous les moyens possibles de lui causer de la peine. Le chagrin que lui causa cette conduite et l'air de la ville, qui ne lui était pas favorable, le firent tomber malade.

Pendant qu'il gisait en proie à une fièvre violente, il y eut à Vienne une fête solennelle. La cour et toute la noblesse se rendirent à la cathédrale Saint-Étienne ; toute la population était en mouvement pour voir les processions et assister au service divin. Les domestiques du comte, même celui qui était chargé de prendre soin de

Fernando, y coururent, et le malade resta seul, ne pouvant quitter son lit, tourmenté par une soif ardente. Il sonna plusieurs fois sans que personne parût. Il essaya en vain de se lever pour aller chercher lui-même de l'eau qu'on n'avait pas eu la prévoyance de mettre à sa portée. Il éprouvait un vif chagrin de se voir ainsi abandonné.

A cette même époque, une dame étrangère, la comtesse d'Obersdorf, était venue passer quelques jours chez le comte de Gallas. Sa femme de chambre, un livre de prières à la main, descendait les escaliers pour aller à l'église, au moment où Fernando s'était mis à sonner de nouveau avec force. Elle monta chez lui, et lui demanda avec le plus touchant intérêt ce qu'elle désirait.

« O Mademoiselle, je vous en prie, s'écria-t-il, ayez la bonté de me procurer tout de suite de la limonade, ou au moins de l'eau, car je meurs de soif.

— Je vais vous en chercher sur-le-champ, » répondit-elle.

Elle prit la carafe vide qui se trouvait là, se hâta d'aller à la fontaine, la remplit d'eau fraîche, revint et donna à boire au malade, en lui disant : « Prenez d'abord ceci, en attendant je vais vous préparer de la limonade. »

Elle pensait bien qu'elle ne pourrait plus assister à l'église, mais elle se dit : « Servir un malade , c'est aussi servir Dieu. »

Elle descendit à la cuisine; mais elle n'y trouva personne. Elle se mit à chercher des citrons et du sucre , mais inutilement. Affligée, elle revint près de Fernando pour lui annoncer cette fâcheuse nouvelle. « C'est honteux , dit-elle , de vous abandonner ainsi dans l'état où vous êtes. Je vais rester auprès de vous jusqu'à ce que votre garde-malade soit de retour. »

Et elle s'assit auprès de la fenêtre, prit son livre de prières et le lut avec recueillement. Cependant elle se levait de temps à autre pour donner à boire à Fernando et s'en aller à la fontaine remplir la carafe quand il n'y avait plus rien.

« Que de reconnaissance je vous dois , Mademoiselle, lui dit Fernando. Peut-être jamais je ne serai en état de reconnaître ce que vous faites pour moi. Mais celui qui a dit que chaque goutte d'eau fraîche offerte à un malheureux altéré trouvera sa récompense, saura vous tenir compte de cette bonne action. Lorsque je bois, il me semble que je verse de l'eau sur une pierre rouge au feu. Sans vos généreux soins, je crois que je serais mort de soif. Oh ! Mademoiselle , soyez certaine que Dieu vous récompensera.

— Le plaisir de vous être utile, répondit la jeune fille, m'est déjà la plus douce récompense. »

Elle se remit de nouveau près de la fenêtre , et continua sa lecture jusqu'à ce que le négligent domestique fût de retour. Alors elle souhaita au malade un prompt rétablissement , et se retira : le lendemain, comme elle était sur le point de partir avec sa maîtresse , elle alla lui rendre encore une dernière visite, s'informa de sa santé , et lui fit le plus aimable adieu.

Quand Fernando fut rétabli , le comte l'emmena en Bohême, où il possédait un château et de vastes domaines. Là, Fernando mena plusieurs mois une existence agréable : cet antique château et ses spacieux jardins lui plaisaient beaucoup : en les voyant , il se rappelait, quoique d'une manière assez confuse , qu'il avait passé les premières années de son enfance dans une demeure à peu près semblable. Il s'y sentait à son aise ; le comte s'en aperçut avec plaisir, et comme son intendant venait de mourir, il lui offrit cette place, ce que Fernando accepta avec joie ; toutefois il éprouvait un vif et sincère regret de se séparer de cet excellent seigneur.

Aussitôt que l'on sut que Fernando avait été nommé intendant , les propriétaires et les employés d'administration des environs ambition-

nèrent l'honneur de lui donner leur fille en mariage. Mais Fernando n'avait pas oublié la jeune personne qui avait été pendant quelques heures sa garde-malade ; l'intérêt qu'elle lui témoigna, la douceur de son caractère, sa modestie et sa piété se retraçaient encore vivement à sa mémoire. Dès qu'il se vit dans une position stable et avantageuse, sa première pensée fut de la demander pour épouse ; il fit part de son projet au comte, qui l'approuva : il écrivit à la jeune fille, et attendit impatiemment sa réponse.

CHAPITRE XI.

Le mariage.

Cette jeune personne se nommait Clara, et était la fille d'un ancien forestier généralement estimé. Elle avait perdu de bonne heure son père, alors sa mère s'était retirée avec elle chez une de ses parentes. Là, cette vertueuse mère employa le produit de son travail à l'élever, à l'envoyer à l'école et à lui faire apprendre la couture. Clara, aussi active et intelligente qu'elle était douce et bonne, fit des progrès en tout, et devint bientôt le soutien de sa mère, dont l'âge

commençait à diminuer les forces ; la jeune fille se chargea de pourvoir elle-même par son travail à leurs besoins.

Parmi les grandes maisons pour lesquelles elle travaillait le plus habituellement, se trouvait celle de la comtesse d'Obersdorf. Un jour Clara rapporta à cette dame plusieurs ouvrages qu'elle lui avait commandés. La comtesse en fut si satisfaite, qu'outre le prix convenu, elle lui donna un tablier rempli de quantité de robes, fichus et autres objets de toilette qu'elle ne portait plus. Clara, toute joyeuse, revint à la maison, et en déployant avec sa mère ce que contenait le tablier, elles trouvèrent dans un gant de soie une bague de diamants. Clara se hâta de retourner chez la comtesse pour lui rendre ce bijou.

Cette dame en eut une grande joie. « J'ai regardé longtemps cette bague comme perdue ; je l'aurai sans doute ôtée avec mon gant sans m'en apercevoir. Je suis très-contente de l'avoir retrouvée, et je suis encore bien plus contente de rencontrer d'honnêtes gens comme vous ; j'aviseraï aux moyens de récompenser votre probité. »

Quelque temps après, la mère de Clara mourut : cette pauvre orpheline avait alors environ quatorze ans. Elle vint en habits de deuil et en sanglotant chez la comtesse lui annoncer cette douloureuse nouvelle ; elle se lamentait de